

Le dernier convoi

Nous sommes le 16 août 1944. Rassemblés dans une partie du camp de Royallieu nous sommes 1250 à avoir répondu « présent » à l'appel de nos noms. Embarqués dans des camions militaires, nous sommes débarqués une heure plus tard au milieu des bois. Il fait une chaleur épouvantable et là, devant nous se tiennent des wagons à bestiaux. Les Allemands nous alignent avec forces cris le long du train et à un signal donné, nous devons monter dans ces wagons jusqu'à ce qu'ils soient pleins. Les coups pleuvent et nous nous entassons à 80 voir 100 par wagon. Je monte parmi les derniers et par chance, je trouve une place dans le coin gauche de ce qui sera ma cellule durant 4 longs jours et 4 longues nuits, juste en dessous d'un fenestron grillagé de fil de fer barbelé.

Les portes se referment brutalement, on entend le cliquetis des cadenas, elles ne s'ouvriront qu'une seule fois avant notre arrivée à Buchenwald 4 jours plus tard, lieu inconnu de nous à ce moment précis. Le 17 au matin le train s'ébranle.

Il est impossible de s'allonger ni de s'asseoir si ce n'est par moitié de l'effectif.. Oh ! au début quelqu'un a bien essayé d'instaurer un semblant de discipline, mais ses intentions se révèlent très vite vaines. La disparité de la population carcérale y est pour beaucoup. Parmi nous il y a des jeunes hommes, voire des adolescents dont je suis, mais aussi des vieillards, et des malades. Il y a des gens issus de la résistance, mais aussi des gens à moralité douteuse pour ne pas dire un ramassis de truands, les Allemands vidant les prisons devant l'avance alliée. Bref, l'harmonie ne règne pas longtemps. La promiscuité et la chaleur aidant, c'est très vite l'enfer. Pas une goutte d'eau n'a été embarquée dans ce train infernal. Les langues gonflent et deviennent râpeuses, les gorges sont asséchées, les intestins et les vessies demandent impérieusement à se vider et pour ce faire, une seule tinette qui n'est qu'un fut en tôle planté là, au milieu du wagon et qui déborde bientôt.

Les bagarres ne tardent pas et bien vite, la loi du plus fort s'instaure. Certains vieillards, et même des jeunes, se mettent à délirer. Je revois ce vieux bonhomme appuyé sur le bord de la tinette récitant des vers et cet autre promettant sa fortune pour un simple verre d'eau. Moi, accroupi dans mon coin, la tête entre les jambes je me bouche les oreilles.

Soudain nous entendons de longues rafales d'armes automatiques. C'est une évacion collective. Le train s'arrête. Grâce à mon poste privilégié je peux apercevoir par mon fenestron les gardiens se répandre dans la nature à la recherche des évadés. Quelques uns sont repris mais d'autres réussissent leur évacion. En guise de représailles, les Allemands sélectionnent cinq jeunes gens et les abattent d'une balle dans la tête au bord de la voie ferrée. Ils nous avaient annoncé que pour toute tentative d'évacion des otages seraient fusillés, ils tenaient promesse. Ils tenaient toujours parole sur ce plan. Dans le droit international, il est reconnu à tout prisonnier de guerre le droit de s'évader. Les coupables ne sont donc pas ceux qui s'évadent, mais bien ceux qui répriment par le crime de telles tentatives. Le crime est d'autant plus grand lorsqu'il s'agit d'otages innocents du délit reproché.

Le deuxième jour les portes s'ouvrent enfin. Nous sommes à Hombourg. Une soupe claire nous est distribuée et nous désaltère. Les corps et les esprits s'apaisent pendant quelques temps mais la folie reprend vite le dessus dès que le train hermétiquement clos redémarre dans la fournaise de ce mois d'été. Il poursuivra sa route jusqu'à Buchenwald que nous atteignons le 20 août.

A la hauteur de Weimar, ville située à 8 kilomètres du camp, le train stoppe durant plusieurs heures...en plein soleil. Un détenu parlant allemand apercevant un officier SS par la lucarne grillagée lui crie « *Donnez-nous de l'eau, mes camarades vont mourir* » Qu'ils crèvent fut sa réponse !

Les fous, les délirants, les morts et les vivants qui ne le sont plus tout à fait sont mêlés dans une atmosphère étouffante.

Le dernier convoi

Lorsque le convoi atteint la gare du camp, les SS ouvrent les portes. Il règne dans les wagons une torpeur à couper au couteau vite dissipée par les cris et les aboiements des chiens policiers. Les détenus tombent sur le quai plus qu'ils ne sautent, pour s'extirper de leurs cages et échapper aux coups.

Le camp de Buchenwald est là, devant leurs yeux incrédules....ne voient ils pas des hommes courbés, pioches en main, habillés en bagnard ???

Une autre histoire allait commencer pour eux. Pour d'aucuns ce fut le camp même de Buchenwald et le travail dans l'usine d'armement ou la carrière. D'autres furent envoyés en « transport » vers Dora et son tunnel, ou à l'usine de Gandersheim ou encore à Stassfurt dans les mines de sel. C'est le sort qui me fut réservé.

480 Français ont quitté Buchenwald pour Stassfurt le 14 septembre 1944. Le 8 mai 1945 jour de notre libération à Annaberg à la frontière Tchécoslovaque après 7 mois passés au fond de la mine à 460 mètres sous terre et une longue marche de la mort d'un mois, nous n'étions plus que 62.

Fort heureusement certains, totalement épuisés arrivèrent à se dissimuler dans la paille des granges dans lesquelles nous étions parqués.

Notre kommando a subi en quelques mois 62% de pertes dues à la faim, aux coups et aux travaux forcés, aux fusillades durant la marche de la mort, sans compter ceux qui moururent à leur retour ou dans les mois qui suivirent.

Pierre BUR